

Des petits riens, la vie quoi

Juste frôler ses souvenirs d'enfance. Pour ne pas les abîmer sous la plume de l'adulte devenue...

LINE AMSELEM

Petites histoires de la rue St-Nicolas

Éditions Allia, 192 pages, 10 €

FLORENCE CHÉDOYAL

Il est des livres qui ne s'écrivent pas tout à fait par hasard. « J'ai vécu avec le sentiment d'avoir entre les mains un trésor qui n'est pas vraiment le mien et qui me file entre les doigts ». Elle avait pensé en faire une thèse, c'est devenu un roman. « Je ne plaisante pas », précise l'auteur, agrégée d'espagnol. Mais le sujet, les Juifs espagnols originaires du Maroc, leur langue, leur culture... c'était aussi... ses parents. « Difficile d'écrire sur soi ou plutôt de prendre ses parents comme objet d'étude ».

Alors Line Amselem a tenté de faire taire en elle l'universitaire qu'elle est, traductrice de poésie espagnole. Elle s'est faite toute petite, au

sens figuré comme propre, devant ces vies qui ont nourri son enfance. « J'ai voulu raconter ce qui m'avait été donné, tel qu'on me l'avait donné ».

« D'habitude, quand on dit « c'est la fête », on pense à des gens qui sautent, qui dansent avec plein de couleurs comme dans la chanson de Michel Fugain avec le Big Bazar mais chez nous, c'est pas comme ça. Pendant les fêtes, on fait surtout deux choses : on prie et on mange ». « Chez nous », à Paris, rue St-Nicolas, « 2^e étage, porte du fond ».

Tout début des années 70. Léon Zitrone à la télé. Claude François, Sardou, Aznavour au poste. Il y a Madame Cohen, la voisine qui rentre des courses, « toujours très chargée », et qui marche comme un canard vers la maison, un cabas dans chaque main. Il y a les « maqrottes » qui gonflent dans la poêle et qu'il faut surveiller comme du lait sur le feu. « El Borracho » aussi (le soûlard). « On dirait qu'il danse quand il mar-



LINE AMSELEM. Ne pas s'appesantir.

che ». « J'ai adopté mon point de vue d'enfant, pour revenir au plus près de mes parents et du mode de vie qu'ils ont rapporté du Maroc. Et surtout pour éviter d'être didactique ou critique ».

Comme on parle

La petite fille ouvre grand les yeux sur ce monde. Jusque dans la syntaxe. « Les rideaux c'est pratique parce qu'on peut mettre ce qu'on veut derrière et puis c'est joli ».

Mais derrière elle, l'adulte qu'elle est devenue s'empresse aussitôt de porter secours à ce que le temps réduit en poussières. A ces expressions, à cette langue, à ces mots espagnols ou juifs qui semblent

jouer les madeleines de Proust. « Pour retourner dans ma peau de petite-fille, j'ai d'abord recherché un souvenir, un détail, une chose qui, à l'époque, me semblait étrange ou drôle, qui faisait peur, ou que j'aimais. Et j'ai commencé à écrire comme on parle », confie Line Amselem.

L'auteur évoque à nouveau cette difficulté à dire dès lors que la matière est intime. Elle ne voulait pas s'appesantir dit-elle. Craignait le « pathos ». Mais elle ne regarde pas de si loin que ça, cette mère nostalgique de ses racines, ce père qui change de chaîne dès qu'« il voit des prisonniers à rayures ou bien des tas de jambes et de bras pliés ».

Cette vie d'avant qui n'est plus, était aussi la sienne. ■

Parcours

Line Amselem-Szende. Née en 1966 à Paris, agrégée d'espagnol, elle enseigne à l'université de Valenciennes, principalement la littérature et les arts du XVI^e et XVII^e siècle en Espagne. *Petites histoires de la rue St-Nicolas* est son premier écrit. Elle vient de publier, toujours aux éditions Allia, sa traduction des *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu* de Lope de Vega.